

Petit résumé de ma guerre
De 1939 à 1940 et de mon temps
de prisonnier. —

Le 1^{er} septembre 1939, déclaration de guerre
je pars le lendemain 2 à 5 heures du
soir. J'arrive à Paris le 4 à sept heures
et je repars de la gare de l'Est pour
Coulommiers à cinq heures du soir pour
y arriver vers dix heures du; inespéré dans
la nuit et versé à la 10^e compagnie
du 60^e régiment de prisonniers entouré
en uniforme. Après avoir été habillé et
équipé tout de neuf les jours suivants,
nous embarquons le vendredi 8 à 9 heures
du matin pour une direction inconnue.
Après un voyage d'un jour et une nuit
nous échouons à Corbeil-Chamry,

Petit résumé de ma guerre
De 1939 à 1940 et de mon temps
De prisonnier. —

Le 1^{er} septembre 1939, déclaration de guerre
Je pars le lendemain 2 à 5 heures du
soir. J'arrive à Paris le 4 à sept heures
et je repars de la gare de l'Est pour
Conflans-en-Jarnisy à cinq heures du soir pour
y arriver vers dix heures du; inespéré dans
la nuit et versé à la 10^e compagnie
du 60^e régiment de fantassins entouré
en uniforme. Après avoir été habillé et
équipé tout de neuf les jours suivants,
nous embarquons le vendredi 8 à 9 heures
du matin pour une direction inconnue.
Après un voyage d'un jour et une nuit
nous échouons à Connelles-Chamoy,



dans la Meuse le 9 septembre à 6 heures du matin. Le 14 notre compagnie part devant la ligne Maginot à [] Norechring, où on nous occupe à la réparation d'une petite route d'abord, puis à creuser des tranchées anti-char, et enfin les dernières nuitées à faire des couloirs pour l'artillerie. Le 16 octobre dans la nuit, alerté, et nous nous replions à Moncelles-Sur-Meuse, derrière la ligne Maginot, après un passage mouvementé sur une route inondée, où l'eau nous arrivait jusqu'au genou. Nous emmenons un troupeau d'une trentaine de vaches récupérées dans la campagne, berruyer, périssent auj. Après l'accalmie nous revenons devant la ligne le 22 octobre à [] Boucheport, et là nous allons travailler dans une forêt, et abattage de sapins

pour la construction de positions d'artillerie. En raison de l'éloignement du lieu de travail nous n'y restons qu'un mois et nous venons contourner le 19 novembre à [] Noreclette. Nous le même travail pendant pendant un certain temps et en janvier nous montons un réseau de fil de fer barbelé devant les premiers postes entre Audruval et [] Ruring, il gelaient sur et la couche de neige était épaisse. C'est là que sur une mi-prise de l'infanterie de chez nous, un de nos camarades, Alexandre Bonin fut tué. J'obtins ma première permission le 28 janvier et je rentre le 11 février. Je fus malade pendant une vingtaine de jours et mon état. La fièvre me mena jusqu'à 41° mais je ne fus pas hospitalisé. Enfin nous descendons derrière

la ligne à Boulay le 28 Février. Là nous
élargissons une route. Le pays n'est pas
ici complètement évacué, et c'est en somme
la bonne vie pendant un certain temps,
surtout qui entre temps nous avons touché
notre puine de combat, du temps passé
devant la ligne, environ 700 francs. le 2
Avril, 2^e promotion, je revins le 15. Le
18 je tombé malade, et après avoir passé
trois jours à l'infirmerie du camp de Bou-
lay, le 21 je suis hospitalisé à Metz à l'ho-
spital Bignot pour rubéole. J'y reste
quatre jours et le 25 je suis évacué sur
Lerouville, pour alors en somme je suis
quéri, j'y reste une quinzaine de jours
et le 8 Je passe en convalescence de 6
jours. Je reviens le 17, mais pour retrouver
ma compagnie c'est un rude travail.

je passe par le dépôt d'ivois de Bignot, puis
de Commercy, où j'arrive le 18 au soir, j'y
passe la nuit avec ordre et le 19 je pars avec
ordre de rejoindre Boulay. J'arrive à Bou-
lay vers 10 heures du matin et j'attends mon
train pour Metz quand arrive la note
au commissariat militaire de la gare
que tous les entrants à l'hôpital ou de
convalescence, à part ceux appartenant
aux unités de fortresse, doivent rentrer
au centre à accueil de la gare en atten-
dant de nouveaux ordres. Nous étions deux
ou trois cents dans le même cas. Dans le
l'après-midi on nous fait rentrer tous
à la caserne du 8^e d'artillerie transformée
en dépôt d'ivois. C'est en somme la vie de
caserne, on est like de sortir comme l'on
veut, nous avons seulement à répondre.

à un appel le matin. On est quand même pas tranquille, alerte sur alerte d'aviation, quelques jours avant d'y arriver la caserne et les alentours ont été copieusement bombardés. Notre nombre grossit tous les jours, des camarades se trouvant dans le même cas que moi. Entre temps on a pris à tous notre livret et nous sommes classés par dépôt. Le 22 je dois donc partir pour Mâcon-Laffitte et à 8 heures du soir je prends le train. J'arrive à Paris dans la matinée du 23 et on nous fait tous rentrer au centre d'accueil de la gare de l'est, on passe au quichet du commissariat pour donner notre feuille de permission ou d'hôpital et nous redonne une autre destination, certains doivent rejoindre leur régiment d'autres leur dépôt. Moi j'ai ordre de rejoindre

Vignot à nouveau. Comme il n'y a pas de train avant le lendemain matin, je suis dans Paris dans l'après-midi et la nuit il faut dormir sur le canapé du centre d'accueil. Le matin à 8 heures je reprends le train et j'arrive encore une fois à Vignot dans la soirée. J'y passe la nuit et le lendemain matin il faut repartir, ayant Boulay comme destination comme la première fois, j'arrive à Châlons vers dix heures et je dois changer pour Metz, mais il n'y a pas de train avant 6 heures. J'ai pour deux heures de train à rejoindre Metz, mais il n'y a pas de train pour Boulay avant le lendemain à 6 heures, du soir, il faut donc que je rentre au dépôt d'Isolles pour passer la nuit et je dois encore passer la journée du 26

à déambuler dans Metz. Enfin à 8 heures du matin nous avons été trimballés d'un côté de l'autre, souvent couché n'importe où, nous vivant irrégulièrement. Pendant ce temps que nous faisons dans ce village on continue les travaux d'une ligne anti-char, mais nous n'y astons pas bien longtemps le 4 juin on nous embarque en camion pour [] St-Avold à 2 kilomètres de Chionville. Ce fut évacué une quinzaine de jours auparavant. On aménage notre entouragement et on creuse dans le jardin une tranchée abri en eau de Besoin, mais ce n'était pas assez profond pour servir. En effet dans la nuit du 6 nous démontagions ce mur, nous allons entourer dans les dépendances de la mine de [] Mahonville à douze kilomètres de là. Là nous

retrouvons des civils. Le jour nous ne travaillons pas mais sitôt le midi tombé, armés de pelle et pioches nous allons combler une profonde tranchée pour enterrer un cable à haute tension dans la ligne maginot nous rentrons vers quatre heures du matin. Une fois de plus ce fut encore un travail qui ne fut pas terminé le 11 on est expulsé dans les environs un peu partout pour aider le génie à la garde de ponts minés. Cette fois nous avons eu trouver la plaque. mais ce ne doit pas être deux jours après le 18 nous avons eu en Bourgogne comme point de rassemblement. Tout le bataillon est retrouvé, notre compagnie couché dans une salle de fête, et le lendemain de bon matin rassemblé sur la route pour le départ où !

on en sait rien. Nous ne sommes pas les seuls à faire mouvement, toute la route est encombrée de troupe de toute sorte qui descend, on ne réalisait pas encore pourquoi Beaucoup sont montés sur camions ou autobus, aux lieux auquel plus de chance que nous, il pourront passer. Nous arrivons vers midi à Mezieres. Les-Metz, où suivant nous devions embarquer par le train mais cette histoire n'eut pas de suite, on ne le sut pourquoi. C'est là que j'ai en ma dernière lettre, après plus rien. Ce deuxième jour de l'après-midi nouveau départ on alla pas bien loin, trois kilomètres environ dans une grande ferme. Ci notre grande étonnement, au cours de cette après-midi nous vîmes un peu partout sauter les dépôts d'essence, certains importants sans

éoute dégagent d'immenses nuages de fumée
noire et de temps à autre monte vers le ciel
des gerbes de flamme. À Chezne il faut repartir,
et nous commençons à comprendre et nous
commençons par gagner que le strict nécessai-
raire, nos outils d'abord sont mis en l'air,
quelques kilos de nourriture à traîner, nous
passons Metz dans la nuit, tout y est enflamme,
d'abord c'est en grande partie évacué.
Nous marchons toute la nuit, mais beaucoup
ne peuvent pas suivre, nous avons tous notre
sac. C'est le commencement de la débandade.
Moi-même, blessé et aux pieds je dors
cinq vers quatre heures du matin et je fais
une pause de deux heures qui me redon-
ne un peu de force, nous étions à trois.
Il faisait froid quand il fallut repartir,
nous passons devant un champ de fraises

et nous en mangeâmes pour nous rafraîchir.
Nous devions par la suite en être nécessaires
car en passant dans le village, une dame
nous donna un pommier. Il fallut faire
encore quelques kilomètres avant de
retrouver la compagnie arrêtée dans
un autre petit village. Nous avions fait
bien quarante kilomètres cette nuit-là.
Notre calvaire avait commencé, il n'était
encore pas monté. Vers sept heures du soir
il fallut repartir plus loin. Après bien
des difficultés j'obtins l'autorisation
de déposer mon sac dans un fourgon
pendant cette étape. L'était déjà une
faveur. On arrive à Dieulouard le
16 à trois heures du matin. On dort
pendant quelques heures dans le un grenier
à foin, puis dans l'après il faut s'apprêter

pour un nouveau déplacement. On commence déjà à avoir des civils qui avaient évacué et qui reviennent sur leurs pas, toute retraite étant rendue impossible.

On arrive à Nancy vers Minuit et on nous dirige sur une caserne. Dans l'après-midi on nous donne l'ordre d'apporter le reste de nos affaires dans nos musettes, et les sacs seront placés dans un fourgon qui suit. On ne devra plus les alerter. Nos chefs avaient enfin compris l'utopie de nous charger ainsi, pour faire tout de route, surtout que le ravitaillement commence à faire défaut, nous n'avons plus de pain, que des biscuits, des nouilles, du riz et des conserves. À deux heures on part, sous une pluie fine. Dans les rues de Nancy les habitants comme tout le long de la route s'arrêtent

nous donnent un tas de choses, certains des familiers, d'autres de la bourse. Cette étape fut encore longue puisqu'on marcha jusqu'à une heure bien avancée de la nuit. On étais entouré dans un petit village. Andloup, peu avant Liméville. Il y avait du riz à manger, préparé en œufs de route, mais je ne mange point, étant tout à fait exténué. Je trouve un œuf de grange et une brassée de huile et je m'envers la dessus. Mais vers trois heures du matin d'énormes détonations nous réveillent en sursaut. On sort par la suite que c'était les ponts du canal de l'est qui sautaient. Quelques heures après on commence à entendre au loin le répitement de la mitrailleuse qui semble se rapprocher de plus en plus. On tient

de continuer notre route on forma de bon matin un poste de garde, j'en faisais justement partie. Les autres en les fit prendre première position dans les alentours du village. Le poste était installé dans une grange d'une ferme et on en pas si ce jour là, car le fermier avait mis sa cave à notre disposition. L'ennemi approchait de plus en plus. vers et vers six heures arrivaient dans les alentours du village; Si nous on n'était pas trop alarmés puisque c'était notre premier contact les habitants étaient vraiment apitoyés, restant tenus dans leurs caves. À la tombée de la nuit, nous nous replions derrière la Meuse et Dame-Lévière à cinq kilomètres de là. Pendant la nuit on prend la garde le long de la rivière et le matin, on est remplacés par un régiment d'infanterie.

Avant de partir, nous faisons nos approvisionnements le plus possible en conserves et en vin, il y avait trois wagons en gare, alors arrivons dans un petit pont vers trois heures de l'après-midi et nous nous reposons un peu. On repart à la tombée de la nuit et pour échapper à l'ennemi nous courrons au point sur le jour. Repas jusqu'à six heures, après il faut se remettre en position dans les alentours immédiats du village. C'est là que la 9^e compagnie qui était placée sur notre côté gauche dans un petit bois a été encerclée vers huit heures. On eut même un moment qu'on nous avait entouré nous aussi, mais il n'en était rien. C'est alors qu'en se décida à nous faire replier encore une fois. On y fit une quinzaine de kilomètres

dans le début de la nuit sur une petite route à travers bois. L'artillerie ennemie donnait fort, la route s'était tue, les plus part des pièces ayant été abandonnées faute de munitions. On eut encore l'occasion de se ravitailler, on trouva un camion ayant plusieurs fûts de vin, on fait le plein, ayant défoncé une banique à coups de grosse, plus loin on trouva un fourgon chargé de conserves et de chocolat. Le bois était plein de troupes désorganisées, ayant attaché un peu partout des draperies blanches.

Plusieurs de mes camarades, ne voulurent pas suivre plus loin le régiment, profitant de la nuit pour laisser compagnie aux chefs et restèrent là. La 11^e compagnie sans aucun ordre abandonnent leurs armes, mais ayant au connaissance

du fait, le commandant les fit retourner les chercher. Vers onze du soir on trouve un petit village, Padoux et on y ceste une. Vers cinq heures du matin on nous réveille pour faire les préparatifs de départ. On eut encore du jus ce jour là, la veillante de la 11^e nous suivait encore. Nous avions perdu la route la veille, elle n'avait pas pu suivre la route étant étroite et tellement encerclée par des convois de toute nature. Ci six heures on prend au rassemblement dans un hangar du village. Ça traine beaucoup en raison de je ne sais quoi. Tout à coup, de la direction de Rombwille, une colonne s'avance à toute allure, ce sont les allemands. En rien de temps, les éléments

motocyclistes sont parmi nous. Il tirent des coups de feu en l'air; n'ayant aucune position et aucun abri il ne nous reste plus qu'à nous rendre. C'est alors fait, à peine quelques mts, dont le commandant qui, sous les coups de feu se sauvent dans la forêt à côté. Ce ne les avanceras pas ils se feront prendre plus loin. Cependant le commandant, on ne sait jamais ce qu'il sera devenu. Après on forma la colonne sur la route elle était bien longue, on put quatre mille dans le village. On nous conduisit à Rambervillers, étant à cinq kilomètres et on nous fit entrer dans une grande pâture que des sentinelles gardaient tout autour. Notre nombre grandit ici de plus de moitié. Quelqu'uns passaient une fouille

aux entrées. On se débarrassa de tout ce qui était secondaire et vers midi on nous reforma pour aller plus loin. Ci contre évite cette troupe, ce sont des polonais qui résistent toujours, refusant d'en se rendre. Au bout d'une quinzaine de kilomètres on nous fit entrer dans un champ et on fit une pause d'environ une demi-heure. Vers trois heures le tonnerre commença à gronder et peu de temps après voilà la pluie, ça dura au moins deux heures de temps si bien que nous sommes tous trempés. Nous arrivons à Baccarat vers sept heures et on nous conduit à la caserne des gardes mobiles. On est venu à manger ce jour-là seulement et il fallut à s'allonger sur le pavé de la cour pour passer la nuit

elle était bien pleine, on était donc nulles.
Certains ont encore une couverture, moi
je n'en ai plus. On dort quand même
étant fatigués, on avait fait une trentaine
de kilomètres. Vers deux heures la fraîcheur
me réveille et je me lève plus; vivement
que le jour arrive. Le lendemain on
passe la journée à flâner dans cette ville
on s'organise par équipes pour faire des
tentes, car la caserne n'étant pas aménagée,
il faudra encore chercher desher quatre
ou cinq mètres. On commence par toucher
du pain. C'est du pain noir auquel on
n'était pas habitué mais on le dévore
avant bien faire. La troisième nuit vers
onze heures, un polonais ayant pris
d'une crise de folie ayant provoqué
du désordre dans la ville, permit la forte

fit tirer les sentinelles et les mitraillères
postées sur les toits. Deux furent matel-
lement atteint et une quinzaine blessé,
on l'emporta à l'infermerie, il devait
mourir dans la nuit. On l'eut de
quelques jours on nous embaucha
plus grande partie dans la caserne. Pas de
repas évidemment et servis comme des cas-
sardines, mais on y prend même mieux
que dans la cour. On commence à
toucher du jus le matin et un quart
de soupe de légumes à midi. Dans
la nuit du 28 ils éloignent sommert la
fin des hostilités en France. Mais
c'est trop tard pour nous. Malgré tout
on ne se casse pas trop la tête, on nous
dit qu'on sera chez nous pour la
mi-février. En tout cas, le 28 les officiers

furent très froids nous et expirés je ne sais où. Le 2 Juillet on sut qui il y avait un départ pour le lendemain, mon groupe était du nombre. Le 3 Juillet on partit donc. à quatre heures du matin, il faisait à peine jour. On toucha notre ration de pain habituelle, un peu de margarine et de graisse, ça devait en cours de route fondre par le chaleur dans nos mousquetes. on ne savait quelle destination on avait. on fit vingt cinq kilomètres avant le premier passage où on eut vingt minutes pour esser la croûte. Il était six heures. On avait déjà bien les pattes. Il fallait quand même repartir, sous une chaleur terrible. tout le long de la route, tout le monde cherchait à s'allier, certains se débarrassaient de leur capote, veste, bouscule, etc. ça devait pourtant plus

être leur être utile. En passant dans les villages, les habitants nous passent de l'eau, c'est tout ce qui ils peuvent nous donner, ils n'ont plus rien. On fait comme des tisons, enfant toujours soit occisumé par la fatigue et par la pression soulevée par une pareille colonne, si bien que ça devait plutôt nous faire du mal. Certains pour se reposer s'assoyaient sans autorisation, on les fait repartir aussitôt. mais tout effort à des limites, beaucoup commencent à tomber sans connaissance sur la route. Des camions les ramasseront par la suite. Parille chose fut d'ailleurs m'arriver, je fus victime d'une défaillance peu avant Janebourg. Pour alors, la colonne était en complète débandade, beaucoup ne pouvaient

plus siére étant blessés, ou malades. Les chemins ramasseraient ces débris. C'est ainsi que ça m'évita de faire une dizaine de kilomètres de moins plus. En passant à Saribaug la population nous donna tout ce qui il leur était possible, brossette, fruits, biscuits, pain, etc... en allant jusqu'à Reding, petit village en pleine campagne. On on nous fit rentrer dans un abri militaire, dans un bûche. Il y avait une vingtaine de baraqués mais pas suffisamment pour tout le monde, beaucoup durent monter des tentes sous le bûche. On arriva vers sept heures du soir et étant fatigué les premiers je fus avoir une place à l'abri. On avait aussi fait cinquante trois kilomètres ce jour là, c'est le moins le jour où j'ai le plus souffert de ma vie. Le 3

juillet restera gravé dans ma mémoire. Ses premiers jours qui on fut là on eut pas d'eau, il n'y en avait pas dans le camp, impossible de se laver, et on avait bien soif. On organisa quand même un ravitaillement au bout de troisième jour. Une locomotive vint nous emporter dans wagons par trois. Ça allait mieux. Même nourriture qui à Baecarat, un quart de jus le matin, un quart de soupe vers trois heures, et environ trois cents grammes de pain avec un peu de margarine le soir. Jusqu'alors j'avais encore des biscuits, conserves et chocolat et je n'avais encore pas trop souffert de la faim. On nous autorise à écrire à la fois en deux fois et une autre fois à Baecarat mais on n'avait aucune confiance

que ces lettres arrivent un jour. Elles devaient pourtant être expédiées puisqu'elles étaient à destination trois mois plus tard, alors qu'on eut souhaité qu'elles arrivent au bout de quelques jours, nos familles étant bien sûr, très inquiets à cette époque. Le 8 et 9 juillet, les allemands et français furent tous et après vérifications de leur identité furent débarqués. Il y avait bien de quoi les arrêter. Beaucoup d'entre eux étaient des ennemis, leur famille leur passaient dessus alors quand elle venait leur faire une visite. Le 13 au matin nous partions à nouveau environ cinq cents nous rejoignons d'autres venant d'autres camps, sur la route. Pour où ? nous n'en savions encore rien, mais le soir nous nous retrouvons à Sarre-Union.

on passe la nuit sur le ciment des bâtiments des dépendances de la caserne. On eut bien froid quoique étant en juillet. Il pleuvait. - Le lendemain matin, on toucha un petit pochon de beurre et un bout de fromage et en route pour passer la frontière. On devait encore se taper quarante-cinq kilomètres ce jour-là, assez pour nous extirper une fois de plus. Au cours de cette étape on ne vit plus de civils ou passer en zone évacuée et c'est rare ceux qui sont encore revenus, il y a eu par là beaucoup de destructions. Une dizaine de kilomètres après la frontière nous arrivons à Sarrelouis et on nous conduisit dans une grande prison. Il était six heures. On mangea

peu près à notre train ce soir là ça nous XII A. Il n'est pas bien grandi et pas encore
semble bon. On dormit un peu partout terminé, beaucoup d'équipes étaient travaillant à la construction des baraqués et au
dans les couloirs, et le lendemain à quatre heures de l'après-midi, on nous conduisit terrassement. On nous fit sortir dans cette fois-ci à la gare, distante de trois kilomètres de là. Un train nous attendait un enclos grillagé de fil de fer et on doit et on nous fit monter une soixantaine dans passer le premier jour et la première chaque wagon, donc impossibilité de s'allonger, ni même de s'asseoir. À quatre heures nuit sous d'énormes tentes. Le lendemain matin on nous fait passer dans les différents bivouacs et l'on nous demanda de déposer l'argent qui pouvait être en notre possession ainsi que vêtements, couvertures, lampes électriques etc... Dans d'autres camp ce fut beaucoup plus minuscule, les prisonniers furent soigneusement fouillés et décalés. Ensuite, les Alsaciens-Lorrains et les Bretons furent pris de se mettre à pied, on était une vingtaine de Bretons dans le nombre une grande arce avec inscription : stalag

et on nous fit rentrer dans une baraque qui sur la fin était presque toutes
en bois, il y avait déjà environ cinq cinqaines d'avaient, on ne commença à manger
de triés dans le camp et dans les convois de nouvelles que vers le 15 aout. Il en
arrivé avant nous. On ne savait pas au
juste ce que ça voulait dire, un allemand
qui causait le français nous dit qu'on
serait libéré bientôt, c'était assez pour nous
encourager. On verrà plus la suite qu'il n'y
fut rien. En tout cas on ne nous fit pas
porter pour le travail comme les autres,
et ainsi avons dû nous astreindre à la
faim, ces bois entouré comme dans tous
les camps la morture fut effectuée,
programmée de pain par jour avec un peu
de margarine et un petit de fromage, et
une soupe dans l'après-midi qui généra-
lement n'était pas bonne, c'était de la
choucroute, et des vieilles pommes de terre

avariées, on ne commença à manger
des nouvelles que vers le 15 aout. Il en
resta encore plusieurs cinqaines de tonnes
de vieilles dans le magasin qu'il y a qu'on
dut quand même abandonner à la fin,
étant en complète décomposition, les gâtees
qui se trouvaient dans le tas avait
fait échouer le tout si bien qu'à la fin
il y a n'était plus qu'un tas de fumier
qu'on ne pouvait approcher avec bonnes
tiques, il fallait faire de la fumée pour
les chasser, pour s'en approcher, tout ce
était de choses qui empêchait pas les prisonniers
qui étaient à même d'y rentrer, (convois
pour la cuisine, convois de triage) de
se remplir les poches, pour la cuire ensuite
en cachette. La faim fait tout faire. Pendant

environ un mois de temps, fallait tous au mois de juillet et commencement de
les deux ou trois jours faire les pluches à juillet étaient nappées, ça ne fit que grandir
la cuisine. On devait même se disputer quel notre espoir. A la mi-août aussi on passa
quefois pour y aller, chose qui est rare pour un interrogatoire par deux civils, sur notre
les courses, mais c'était l'occasion d'avoir une situation de famille et autre passé politique
soupe nippelante, du moins quand il il fallut dire quels organes de presse qui on
restait du rabbit du repas de midi. Les chefs de biscuit, où l'on connaissait le bretzel etc...
groupes civils qui travaillaient à la construction Enfin le 26 août on nous averti qu'on
étaient occupés, prenaient des groupes aussi pour devait partir le 27. Pour où? Mystère. Chacun
les aider. Et c'étaient uniquement les bretzels, interprétrait la chose à sa façon, et on devenait
qui assuraient ces courses après le départ moins catégorique pour la question de
des Alsaciens-Lorrains qui ont bien vers libération. Pendant mon séjour au XII A
la fin de juillet. Entre temps, on nous avait d'ens l'occasion de rencontrer plusieurs con-
couper les cheveux à ras et pris notre photographie. naissances du pays, ça fait toujours plaisir
on ne devait pas être bien beaux. Entre de dans de pareilles circonstances. Le 27 août
temps à autre arrivaient des convois, et notre donc, on nous distribue des vins soit disant
nombre grossissaient toujours. Vers la mi-août nous deux lors et nous avons rendu à la gare
les bretzels qui avaient été expédiés au travail nous étions 1700, le train est bonné et on

Démarrer, nous devions en descendre le lvr.
demain à une heure de l'après-midi en
pleine campagne et bien voir à deux kilo-
mètres de là, s'étaler un grand nombre de
baraquements, c'étaient un autre camp.
La même vie allait recommencer. On repasse
d'autres barrières et après deux jours de séjours
sous les tentes on nous fait entrer dans les
baraquements. Je avis plusieurs du pays
qui eux aussi avaient été rappelés au camp
et repartaient travailler. Pareille chose devait
aussi nous arriver. Enfin ici on n'en la facul-
ti d'écrire, on nous distribua un imprime
spécial toutes les semaines, ce n'étoit pas trop
tôt, car les lettres qu'on avait écrit auparavant
sur papier ordinaire, on n'avait pas grande
confiance qu'elles arrivent un jour. La vie est
la même qu'au ~~XII A~~, peut-être même la

discipline est plus sévère, par contre on a l'impre-
gné qui on est peut-être un peu mieux nourris.
On bout à une dizaine de jours le 6 septembre,
on nous fait placer en plusieurs colonnes sur
une grande place, c'était le marché. C'est là
que suivant les demandes d'entreprises on nous
clavaient, par commando, on ne devait partir
que quelques jours plus tard. La question des
uttons n'est encore pas complètement
abandonnée, puisqu'ils sont ~~repartis~~ à part.
Le lendemain, on passe une revue d'habillement
et aux à qui il manque le nécessaire sont
complétés. Puis c'est les douches et la désin-
fection. On en avait besoin, tous on était cou-
verts de poux. Beaucoup en avaient déjà
au ~~XII A~~, mais alors le IV B, toutes les baraque
sont contaminées et évidemment on en attrape.
Ce ne devraient pourtant pas nous débarrasser.

Voltaiare dans la nuit précédant le jour où je
étais morte je fus pris de vives coliques et je
dus aller au cabinet plusieurs fois; le lendemain
je fus bien obligé d'aller à la poste, j'avais 40°
de température et admis à l'infirmerie, ça
m'embêtait beaucoup d'une façon, car ce jour
tous mes camarades partaient et moi je devais
rester là pour tomber plus tard avec des
inconvénients. Au bout de deux ou trois jours la
fièvre tombait et une semaine après je
sors avec quatre fers et d'exemption de
service. Ceux-ci écoulés il fallut represso
une autre fois sur le marché, et cette fois
je réussirai à partir **je** faisais partie d'un
groupe de cent cinquante destiné pour la
infirmerie de Geitz. C'était le 17 septembre.
On quitta le camp vers onze heures et ce n'est
qu'à minuit qu'on descendit du train

ce n'était pourtant pas très loin. Ce matin
descente du train, on demanda à savoir nous
deux groupes de vingt-cinq pour aller dans
deux grandes fermes différentes. En attendant
la saison des betteraves. Les autres allaient à
l'usine pour d'autres travaux. On monte
dans une remorque à tracteur et l'on nous
emmène à domicile, d'autant de deux kilomètres.
En arrivant on nous servit de la soupe et de
fromages de terre, et certains habitués au ferme
depuis cinq ou trois mois, en mangeaient
même tellement qu'ils en furent malades. On
était logés dans une maison de huitante de la
ferme. On devait servir au bûcheron au
bûcheron du personnel. Il avait déjà une
semaine de prisonniers avant nous entrer
le mois de Mai, voilà, nous étions venus en
renfort, alors devions commencer à travailler

Le lendemain midi, à ramasser le restant de morceau. Nous nous aperçumes que nous n'avions pas grande force, trois mois de famine nous avaient bien animés. Le matin terminé, on commence l'arrachage des pommes de terre ~~la~~ va vite, trois machines à chevaux qui les déterre, une soixantaine de personnel à les ramasser, et des remorques à tracteur, ainsi que voitures à chevaux qui les rentrent au fur et à mesure. La récolte est bien belle; par contre le travail n'est pas fait avec gêne non, il en reste beaucoup en terre. Nous commençons le travail à 8 heures le matin, une heure pour la soupe le midi qu'on nous apporte ordinairement au champ, pour la racine qu'on était souvent très éloignés et la fournire se termine à 6 heures. Ordinairement le dimanche on ne travaille pas.

octobre

Le 8 octobre au matin, nous devons partir pour la mercredi, notre première destination. Avant d'y aller on passe par un hôpital pour la désinfection, on en avait besoin on avait encore des fièvres. Tout ce que l'on possède est passé dans un four électrique, fortement chauffé pendant que l'on se nettoie à fond aux éouches; après ce four se y ait été **éminatement** débarrassé de ses sales bestioles. Dans l'après-midi on arrive à l'usine, on aussi à l'usine sort la traditionnelle soupe de patates. Ensuite on fut affecté au travail que l'on devait assurer. Moi le dernier travailler au scier dans les magasins. Nous sommes quatre avec cinq ou six civils. Le travail est très dur et surtout long, dix-sept heures pour faire presque sans arrêt, my petit quart d'heure

pour manger à neuf heures, et autant à midi. Les premiers jours on mange du menu à volonté, mais on en est vite dégouté. Il nous faut enraginer de vingt à quinze cents sacs de trois cent kilos par jour, ça faisait beaucoup. Les sacs nous étaient amenés par monte-chage. Le plus difficile c'était le travail de nuit, car l'usine marchait sans arrêt, il y avait deux équipes de travailleurs, une remplaçant l'autre, et l'on faisait une semaine de jour, une autre de nuit. Les premiers temps furent durs, après minuit surtout, on avait bien du mal à rentrer au sommeil, aussitôt que l'on reste inconscient. Et le lendemain ne dort jamais si bien, le repos n'est pas le même. En plus de cela, pas un jour de repos, les dimanches ne comptent pas. fin octobre je suis malade, et je ne tra-

vaille pas pendant une semaine. On a
encore l'avantage, nous autres de bavillier un peu au moins, quoiqu'il se dégage beaucoup de chaleur du four qui envoie l'usine, en seulement un petit échappé pour tout habilement, nous sommes gardés par six sentinelles qui sont très sévères à notre égard. Malheur à celui qui n'obéira pas ou excentera les autres ordres, trop lentement, il déchaînera leur courroux et leur connais-
sance avec leurs corps de frire, on la croise de fusil. Par bonheur avons-nous les armes pas trop longtemps, ils l'ont relevés par des antichiens à la mi-novembre, nous trouvons un soulagement étant traités avec beaucoup plus de bienveillance. Au début de décembre il nous arrive

encore un renfort, et un moment donné nous étions deux cent trente, parmi lesquels huit civils emmenés en Allemagne parmi les soldats. Ils furent rapatriés au début de décembre. Ils étaient originaires du Nord. On était payé à raison de un mark par jour, mais au ce moment on attendait qu'importe à importance à cet argent qui devions-nous ne nous avait servi à rien, étant donné que l'on ne pouvait presque rien acheter. On avait quand même une bouteille de bière le dimanche qu'on nous faisait payer 0,24. La nourriture si elle était suffisamment abondante, était en général pas bonne, on le trouvait qu'on devait assurer. On touchait 450 grammes de pain par jour, 28 grammes de margarine. Le midi une soupe de légumes, en général

des hommes de terre, pas de viande. Le soir boînemment de ratatouille non épluchée quelques cuillerées de sauce quelque chose quelconque, un peu d'ensalade de lait, une cuillérée de sel, un peu de graisse, en un demi cornichon pour manger avec. On avait de la viande dure trois ou quatre. Quatre-vingt grammes de saucisson le matin et le dimanche midi une bouteille de bière et le midi une soupe de légumes. On commençait à toucher certainement quelque chose de plus. La saison du sucre finit le 31 décembre. On eut deux jours de repos et le 1^{er} janvier au matin on était liquidiés, cependant pres tous il en restait encore pour la lessive et le nettoyage des machines. On fit peu l'en nombre, je ne suis pas acheté quelque chose soit ça bien va. On nous conduisit en ville au bureau de placement des prisonniers, et c'est

lia qui on nous donna par groupes suivant des tâches destinées à travailler au bûcher. Vers trois heures de
les demandes, et de là on nous conduisit à notre nouveau travail. Mais je faisais partie d'un petit groupe de onze qui une sentinelle nous conduisit à la gare. Il faisait très froid et la couche de neige était épaisse. On nous fit monter dans un train et au bout d'environ une demi-heure on descendit à Crayenholster. On avait fait une quinzaine de kilomètres. De là on fit pas mal de chemin, dans la neige qui était épaisse et au bout de trois kilomètres on arriva dans un petit village en pleine campagne, Eichendorf. On nous fit rentrer dans une sorte de l'inique café en perfo. Et au bout de quelques temps on nous donna une sorte de chandelle qui nous fit beaucoup de bien. Cet hiver qui on devait continuer, et nous étions

l'après-midi on nous fit prendre une paillasse on la monta dans une chambre qui nous était réservée et où des lits de camps avaient été montés pour nous. Chacun choisit le sien et se installa ses bagages. Il n'y avait aucun poêle de monté dans la chambre et le mit on fut terriblement froid à tel point qu'on ne put fermer les yeux de la nuit; aucun vase ne fut mis à notre disposition et il fallut faire ses besoins par la fenêtre, la porte étant fermée, naturellement. Le lendemain réveil à sept heures, et après le café on nous donna à chacun une pelle pour enlever la neige aux alentours du cantonnement et dans le village. Ce fut une sorte de travail pendant tout le mois de Janvier. On enleva

Selkava aurait le chemin qui conduisait à la forêt. Il y avait environ un kilomètre. Ce fut à peu près le même régime de nourriture qui à la suorerie. Cependant, ce fut peut-être un peu meilleur, surtout le repas du midi. Nous avions tous les jours un cuir comme à l'époque, mais notre rendement en travail n'était pas énorme, celle-ci nous empêcha presque de suffire terriblement du froid. Les journées n'étaient quasiment pas longues, nous commençions vers huit heures pour finir vers quatre et de temps à autre on pouvait s'écarter un moment pour aller se chauffer. Le 19 janvier dans la nuit il nous arriva encore 20 personnes, ce qui portait notre nombre à trente et nous eumes alors deux gardiens, trois deux braves gars, qui, malgré qu'i étaient obligés de faire à peu près leur service n'étaient pas méchants.

avec nous. Cinsi, ils nous laissaient la possibilité de nous éloigner et quand on se était malade nous permettaient de rester à la chambres. Au début de février la neige ayant un peu fondu, on commença d'aller au bois. Il fallait débrouiller, puis de débiter à la scie des alouettes pour le vent par la tempête qui avait sévi fin novembre. Elle avait été terrible, des coins entiers quelque fus des hêtres avaient été balayés, et c'était en général des sapins qui faisaient jusqu'à toute sortes de long. Au début ce n'était une chose facile, il fallait d'abord enlever la neige à la pelle avant de pouvoir travailler. La température n'a été que très peu élevée, mais on faisait de grands feux au lieu de travail, le bois ne manquant point. De la journée, on ne rentrait pas, on apportait notre maigre casse-croûte qui un

mangerait à neuf heures, et le midi on nous... , toutefois, mais c'était bien cher 80 francs, appartenait la sempe avec une culmine roue - le domé, et bien on gagnait bien que 150 francs l'heure. Deux d'entre nous resteront une certaine jour. Du tabac aussi, il n'ouva être possible si tant de rôle pour aider la cuirassine et faire écheter, mais il y avait, au début, vraiment les dégénérés connus qui se présentaient. Par contre, les cigarettes et les cigares ne manquaient pas dans nos environs. Cinq ou six amis travaillaient avec nous et avaient très souvent. Avec ce qu'en touchait de temps à autres le garde forestier passait dans les bois, on pouvait fumer. Courant le mois de juillet, on ne travaillait certainement plus de moins, on fut vacciné contre le typhus pas deux, mais quelque fois on était obligé de le faire deux reprises. On ne devait pas non plus faire fuir le réchauffer. C'était surtout aux malades. Enfin en général notre travail n'était pieds qu'on avait faits. Par bonheur on nous donnait le moyen d'acheter une paire de gants suffisamment on ne se plaindrait pas et ce n'allait déjà mieux, quoique était de mauvaise qualité, elles se détempéraient pas du tout avec faire approcher le bon temps quand un ordre fut donné de presenter à dans la neige. On finissait vers quatre heures. Zéby ^{nous} au placement le 18 avril, des prisonniers et domé, et le samedi à midi, le dimanche autres devant nous remplacer. Il fallait on était tranquille. Si plus de boisson, on fut favorisé, car l'on pouvait faire de la bière comme triage, nous ne sommes pas les seuls, d'autre

commandos nous rejoignent. Il y a beaucoup de wagons il y avait des fours qui m'étaient très
de demandes pour les fermes que je cherche quille, pris de commandé. Vers fin mai, les
toujours à cultiver, la campagne étant en effet stocks étant à peu près épuisés, on me don-
mme pour beaucoup de travail. Par contre gne de travail, faire cet fus, comme com-
en général, on est mieux nourris. Enfin je fais pagny, un petit vieux, tout à fait animal, partie d'un groupe de vingt destinée pour qui comme moi ne cherchait qu'à se plan-
la Zuckefabrik, qui en redemandait, moi qui n'eus pas envie de faire le moins possible, et
croisait n'y plus remettre les pieds, en ayant rapport entre chantier était propice à ce genre de
de mon premier séjour une mauvaise impression camouflage, on descendait dans les fonds bas.
Enfin par la suite je venais, qui en dehors la route pour les mette auer et les repasser ensuite
sauvir du ouvre, ce n'est pas plus terrible à la peinture; On passait ainsi une journée
qui ailleurs, et l'on retrouvait la une quarantaine avec chaque, et nous fîmes cinq, on avait
d'anciens compagnades qui y sont toujours restés, avec l'avantage de travailler à l'ombre
On commence le travail dès le lendemain. Enfin, il faisait très chaud. Changement
et avec trois autres on me placez avec un de chantier après cela, encore une fois,
civile au magasin de hufse, alors devions Cette fois, je fit du terrassement, construction
assurer la liaison au fer et à même d'une ligne dans les champs et évidemment d'au-
des demandes, soit sur charrettes, camions, de logage de l'ouvre. De plus plus de travail

qui ailleurs, d'ours étaient sept ou huit, mais les wagons de terre déplacés par force ne sont pas nombreux, et nous n'avons que huit heures de travail par jour, et le samedi après-midi ainsi que le dimanche, on ne travaille pas. De cinq heures, après la tombée du soir, on est donc libre jusqu'à neuf heures. On passe notre temps, à prendre l'air frais sur le bord de la rivière, à faire au ballon, on joue cartes, suivant le désir de chacun. On ne peut s'éloigner, la discipline ici est assez sévère. On trouve que la morture a sensiblement amélioré depuis l'hiver, quoique le travail est moins pénible. La saison en est peut-être qui est moins nombreuse. Entre temps le 8 juillet il fut prélevé huit sur le nombre des derniers arrivés pour aller travailler ailleurs dans une briqueterie. Je ne fus pas désigné, mais mon tour de sortie arr

